

“ Il restait encore un point historique à éclaircir, celui de savoir si Jacques Cartier avait fait de nouvelles entreprises maritimes. “ Nous pourrions affirmer que le grand navigateur n'a plus repris la mer, depuis son retour en octobre 1542 jusqu'au 15 octobre 1552 ; “ ce qui embrasse un espace de dix ans. Durant ce temps, il ne s'est pas écoulé une année, où l'on ne puisse, par plusieurs actes authentiques, constater sa présence en nos murs (1). ”

Le récit des découvertes de Jacques Cartier est consigné dans les ouvrages suivants : 1o. Brief récit et succincte narration de la navigation faite es Isle de Canada, Hochelaga et Saguenay et aultres, et particulièrement des mœurs, langages et cérémonies d'habitans d'icelle. (Anonyme.) Paris, Ponce Roffet, 1545, petit in-8°. Edition originale et très-rare de cette relation ; elle vaut bien maintenant, dit M. Brunet, une cinquantaine de francs. 2o. Discours du voyage de Jacques Cartier aux terres neuves de Canada, Norimbergue, Hochelaga, Labrador et pays adjacens, dites Nouvelle-France, en 1534. Rouen, 1598, petit in-8°. L'éditeur de ce discours, n'ayant pu se procurer le texte original français publié en 1545, l'a traduit, dit-il, d'une langue étrangère, probablement de la version italienne qui fait partie de la collection Ramusio. M. Ternaux donne à ce volume la date de 1595. Le journal des deux premiers voyages de Cartier se trouve encore dans le T. 3 de la collection italienne de Ramusio, Venise, 1565, in-f°, et dans l'histoire de la Nouvelle-France, de Marc-Lescarbot. Le soin qu'a pris ce dernier éditeur de toujours faire parler Cartier à la troisième personne, a donné lieu de douter que ce navigateur ait lui-même écrit son journal. On trouve dans sa relation quelques endroits obscurs. Toutefois, elle renferme des observations utiles, et, bien que l'auteur ait usé du droit que se sont arrogé les voyageurs d'associer le merveilleux à la vérité, elle conserve toujours de l'intérêt aux yeux des marins, soit à cause de la gloire qu'a eue Cartier de faire les découvertes qui y sont mentionnées, soit parce que sa navigation, conçue sur un très-bon plan, a été exécutée avec courage, persévérance, habileté et succès. On peut voir le précis de son troisième voyage dans le 3e vol. de la collection de Hackluyt, 1600, in-f°.

P. L. . . . T.

LITTÉRATURE.

L'HONNÊTE FAMILLE.

(SUITE.)

Tant qu'il n'avait été qu'un jeune homme à la mode, ces défauts ne causaient nul dommage à ses égaux ; mais lorsqu'il devint maître d'une grande fortune, ils furent supportés avec peine par ses inférieurs qui avaient à en souffrir.

M. Folingsby prenait les rênes en main et montait dans un tilbury, quand le fermier Frankland, qui attendait depuis plusieurs heures pour le voir, vint se placer à côté de la voiture. Comme il ôtait son chapeau, le vent fit voltiger ses cheveux gris sur son visage.

“ Mettez votre chapeau, je vous prie, mon bon ami ; et ne vous tenez pas trop près de ces chevaux, car je ne puis répondre d'eux. Avez-vous quelque demande à m'adresser ?

— J'attends depuis plusieurs heures pour vous parler, monsieur ; mais si vous n'avez pas le temps, je reviendrai demain matin, dit Frankland.

— Eh bien ! oui, revenez demain matin ; car maintenant je n'ai pas un instant à perdre, ” dit le jeune Folingsby en fouettant ses chevaux, qu'il poussa comme si le salut de la nation dépendait d'une vitesse de douze milles à l'heure.

Le jour suivant, le vieux fermier revint sans pouvoir obtenir d'audience ; on le renvoya au lendemain, et ainsi de suite, pendant plusieurs jours. Il écrivit des lettres et ne reçut pas de réponse. Enfin, ayant donné une demi-guinée au valet de chambre, il réussit à se faire admettre. M.

Folingsby était en train de mettre ses bottes, et ses chevaux l'attendaient à la porte. Frankland comprit qu'il fallait être bref dans son discours : il lui fallut pourtant rappeler le long espace de temps qu'il avait occupé la ferme, les améliorations qu'il avait effectuées, et le dernier désastre qui était venu fondre sur lui. Les bottes étaient sur le point d'être chaussées, lorsqu'il arriva à la promesse de renouvellement et à la sommation d'avoir à vider les lieux.

“ Une promesse de renouvellement : je n'ai pas connaissance de cela.... une sommation : c'est l'affaire de mon agent ; parlez-lui, il vous rendra justice. Je suis très-peiné de tout cela, M. Frankland, très-peiné, extrêmement peiné.... Maudit soit l'animal qui a fait ces bottes ! Mais voyez dans quel embarras je me trouve ; je n'ai pas un moment à moi ; je suis venu à la campagne seulement pour quelques jours ; je pars demain pour les courses d'Ascot ; je n'ai vraiment pas le temps de m'occuper de quoi que ce soit. Mais parlez à M. Deal, mon fondé de pouvoirs, il vous fera justice, j'en suis sûr. Je lui abandonne toutes ces affaires.... Jack, le cheval bai est-il prêt ?... ”

— J'ai parlé à votre agent, monsieur, dit le fermier, en suivant le jeune étourdi ; mais il m'a répondu que des promesses verbales, faites sans témoins, n'étaient que du vent ; et je n'ai d'autre recours que votre justice. Je vous assure, monsieur, que je n'ai jamais été un mauvais fermier, et ma terre est là pour le prouver.

— Dites cela à M. Deal ; faites lui comprendre votre position. Je lui laisse le soin de ces sortes d'affaires. Je n'ai réellement pas le temps de m'en occuper ; mais je suis certain que M. Deal vous fera justice.”

Ce fut tout ce qu'il put obtenir du jeune propriétaire. La confiance de celui-ci dans la loyauté de son mandataire était assez mal placée. M. Deal avait reçu une autre proposition pour la ferme de Frankland, et, avec la proposition, un billet de banque qui parla plus haut que les prières du vieillard. L'agent lui reprit donc sa ferme, et déclara que, dans l'intérêt de son maître, il ne pouvait faire autrement, parce que le nouveau fermier avait promis de bâtir une maison de maître au lieu d'une habitation de fermier.

Les conventions furent arrêtées, sans que M. Folingsby s'en occupât autrement que pour signer les baux, dont il n'écouta même pas la lecture, et pour recevoir, à titre d'épingles, une demi-année de fermage. Cela lui causa une vive satisfaction : car, malgré sa grande fortune, il était souvent à court d'argent, et son factotum savait bien profiter, pour lui complaire, de son aversion pour les affaires. Certes, M. Folingsby n'aurait à aucun prix, et de propos délibéré, commis une action aussi basse que de dénier à un fermier estimable une promesse de renouvellement ; mais, de fait, lorsqu'on lui apporta les baux, il avait depuis longtemps oublié jusqu'au dernier mot de sa conversation avec le pauvre Frankland.

II.

Ce fut un triste jour pour cette malheureuse famille que celui où il fallut quitter la ferme. Le père et le grand-père de Frankland avaient été fermiers des Folingsby ; chacun d'eux avait fait à la terre de grandes améliorations. Tous les voisins, émus de compassion, n'eurent qu'un cri de reproche contre M. Folingsby. Mais il était à Ascot, et il ne les entendit pas. Il assistait aux courses, pariant des sommes considérables pour un cheval favori, tandis que le vieillard et sa famille suivaient lentement, dans leur chariot couvert, le chemin qui les éloignait de la ferme, disant un dernier adieu à ces champs qu'ils avaient cultivés, ensemencés, et dont ils ne récolteraient plus la moisson.

Anna, la servante qui se reprochait si amèrement d'avoir laissé le seau de cendres près de la meule de foin, apportait une activité sans égale au service de son maître. En cette

(1) Lettre de M. Ch. Cunat, du 24 mars 1846, pour la Société historique de Québec.